

LE MASOCHISME PERVERS ET LA QUESTION DE LA QUANTITÉ

Michel de M'Uzan

in Jacques André, L'énigme du masochisme

Presses Universitaires de France | « Petite bibliothèque de psychanalyse »

2000 | pages 131 à 142

ISBN 9782130506799

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/l-enigme-du-masochisme---page-131.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le masochisme pervers et la question de la quantité

MICHEL de M'UZAN*

C'est parce que j'ai eu l'occasion de m'intéresser une fois au masochisme pervers¹ que je me trouve ici sur l'invitation de Jacques André. Je précise qu'il ne sera pas question du masochisme en général, mais du masochisme pervers, précisément. Cela étant, il y aura bien entendu lieu de situer les unes par rapport aux autres les différentes formes de masochisme : masochisme féminin (non celui de la femme !), masochisme moral. Ce qui m'a amené à creuser la question, c'est que le hasard m'a confronté à une observation exceptionnelle, connue certes de certains mais fondamentale au point que je vais me permettre d'en rapporter les éléments « cliniques » essentiels. De surcroît, cette observation m'a amené à reconsidérer la question du masochisme pervers car, cédant à l'exigence des faits, j'ai été conduit à interpréter le sujet d'une façon toute différente de celle avec laquelle j'étais familier, et qui figure dans les diverses publications ; ce qui n'a pas été sans conséquences sur le plan théorique, comme on

* Psychanalyste à la Société psychanalytique de Paris.

1. M. de M'Uzan, « Un cas de masochisme pervers », in *La sexualité perverse*, Paris, Payot, 1972, et in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

va le voir. Sans compter que cette réflexion nouvelle s'est révélée avoir des conséquences notables sur la conception des rapports entre le masochisme pervers et le champ psychosomatique. Enfin, l'étude de cette forme de masochisme permet de concevoir une sorte d'unification des voies offertes à l'appareil psychique pour gérer son rapport avec son propre univers pulsionnel. Je me permets également de rappeler que Freud lui-même pensait que le masochisme pervers est au fondement des deux autres masochismes (féminin et moral). Pour l'instant, il convient que j'expose l'observation princeps et les conditions dans lesquelles je me suis trouvé au moment de la relever.

Il y a de cela très longtemps, plusieurs décennies. C'est important car les réticences que j'éprouvais alors pour m'occuper du sujet, et qui s'étaient sur de nombreuses années, n'ont jamais véritablement cédé. Le cas en question est celui d'un homme venu me voir adressé par une doctoresse qu'il avait consultée à la suite d'une hémoptysie restée sans suite, mais qui justifiait un examen sérieux car il avait été antérieurement tuberculeux. Cette collègue avait pratiqué une examen physique complet du patient. Elle a dû « tomber de son haut », car ce qu'elle découvrait dépassait à peu près tout ce qu'on peut imaginer. Conseillée par une amie psychanalyste, elle m'adresse donc – à ma consultation hospitalière – le sujet en question, pensant que le cas était à même de m'intéresser ; non sans penser, par ailleurs, que le patient lui-même pouvait être intéressé par une telle rencontre, non parce qu'il pouvait en attendre directement quelque chose, d'autant que ses pratiques perverses appartenaient au passé, mais dans la mesure où une interrogation demeurait ouverte dans son esprit quant à son étrange statut, mais également – c'est une hypothèse – pouvait recher-

cher défis ou humiliation. Acceptant donc la rencontre sans difficulté, l'homme, fort intelligent, ouvrier hautement qualifié en électronique, retraité, espérait mieux comprendre ce qu'il en était de ce masochisme pervers qui avait pendant longtemps dominé sa vie ; ayant tout lu sur la question, il n'avait jamais rien découvert de convaincant.

Notre sujet, que nous appellerons M., *M. le maso* comme il parlait de lui, avait pu, du fait de ses compétences, obtenir des conditions de travail – du temps de son activité – tout à fait exceptionnelles, ce qui confirmait que, dans la vie (loin du secteur pervers), il ne faisait montre d'aucun masochisme moral. Mais quel contraste quand on découvrait son corps. Le médecin qui me l'avait adressé avait établi une liste précise de tout ce qu'elle avait constaté. À cette seule lecture, on voit que ce qui dans toutes les conceptions classiques concerne le masochisme érogène peut être mis en question.

Je commence, en reprenant le texte publié, car, à la faveur d'un refoulement, je pourrais en omettre tel ou tel détail.

Soit, en premier, le relevé des tatouages qui couvraient pratiquement le corps entier, visage excepté. Un tatouage postérieur, « Au rendez-vous des belles queues » ; latéralement, avec une flèche : « Entrée des belles pines » ; devant, en plus des pénis tatoués sur les cuisses, une liste impressionnante : « Je suis une salope », « Je suis un enculé », « Vive le masochisme », « Je ne suis ni homme ni femme, mais une salope, mais une putain, mais une chair à plaisir », « Je suis une chiotte vivante », « Je me fais pisser et chier dans la bouche et j'avale tout avec plaisir », « J'aime recevoir des coups sur tout le corps, frappez fort », « Je suis une salope, enculez-moi », « Je suis une putain, servez-vous de moi comme d'une femelle, vous

jouirez bien », « Je suis le roi des cons, ma bouche et mes fesses s'offrent aux belles pines ». Quant aux cicatrices et aux traces de sévices, elles ne sont pas moins saisissantes. Le sein droit a littéralement disparu, il a été brûlé au fer rouge, traversé par des pointes et arraché. L'ombilic est transformé en une sorte de cratère, du plomb fondu y a été introduit et maintenu, en raison des projections dues à la sueur, par une tige métallique portée au rouge. Des lanières avaient été découpées dans le dos pour y passer des crochets afin que M. M. puisse être suspendu pendant qu'un homme le pénétrait. Le petit orteil du pied droit manque, il aurait été amputé par le sujet lui-même avec une scie à métaux, sur ordre du partenaire. La surface de section de l'os étant irrégulière, elle aurait été égalisée avec une râpe. Des aiguilles ont été introduites un peu partout, dans le thorax même. Le rectum a été élargi, « afin qu'il ait l'air d'un vagin ». Des photographies ont été prises au cours de cette intervention. Ce qui est à noter, c'est qu'aucun de ces sévices n'a été suivi de la moindre suppuration, même lorsqu'il s'agissait d'introduction de corps étrangers, aiguilles, clous, morceaux de verre, etc. De même, pendant des années l'ingestion quotidienne d'urine et d'excréments a été parfaitement supportée. M. avait montré à l'interniste, à la demande de cette dernière, divers instruments de torture : planchettes munies de centaines de pointes, roulette portant des aiguilles de phonographe et montée sur un manche, qui servait à le battre. Enfin, chose remarquable, l'appareil génital n'avait pas échappé aux pratiques.

De nombreuses aiguilles de phonographe étaient fichées à l'intérieur même des testicules, comme en témoignaient les radiographies. Le pénis était entièrement bleu, peut-être à la suite d'une injection d'encre de Chine dans un vaisseau. L'extrémité du gland avait été

fendue avec une lame de rasoir, afin d'en agrandir l'orifice. Un anneau en acier, de plusieurs centimètres de diamètre, avait été placé à demeure à l'extrémité de la verge, après qu'on eut fait du prépuce une sorte de coussin rempli de paraffine. Une aiguille aimantée était fichée dans le corps du pénis, c'était si j'ose dire un trait d'humour noir, car le pénis, démontrant ainsi sa puissance, avait le pouvoir de dévier l'aiguille de la boussole. Un second anneau, amovible celui-là, enserrait l'origine des bourses et la base du pénis.

Tout ce que je viens de rapporter était donc vérifiable. Les traces des divers sévices attestaient sans ambiguïté la véracité des dires du sujet. Cela étant – attitude défensive de ma part ? –, je n'ai pu éviter de mettre en question l'exactitude de certains passages à l'acte agressifs et de ce qu'il disait concernant sa femme : une cousine, dont il devait découvrir qu'elle était également masochiste. Morte très jeune de tuberculose pulmonaire, affaiblie sans doute également par des pratiques masochistes dépassant l'imagination, elle participait à divers scénarios dans lesquels était impliqué un tiers pour jouer le rôle du sadique.

C'est donc ainsi que je me suis trouvé devant cet homme affable, très intelligent comme je l'ai dit, qui me parlait sans réserve ni provocation, sinon une attitude un peu hautaine qui me laissait entendre qu'il me méprisait probablement. Un tel « matériel » ne saurait vous laisser indifférent, même lorsque son caractère tellement spectaculaire tend à vous donner envie de vous en débarrasser. Nous n'avons eu que deux longs entretiens ; il n'en attendait pas davantage, ni moi non plus. Bien entendu, il n'y avait de la part de notre homme aucune demande thérapeutique, sans compter que les pratiques perverses avaient totalement disparu, s'étaient éteintes ; il avait

65 ans environ ; les exigences de la libido s'étaient faites beaucoup moins pressantes ou, en d'autres termes, l'affrontement de la « quantité » moins impérieux.

Une première remarque, dont l'intérêt théorique n'échappera pas : la classique préservation des organes génitaux se révèle parfaitement fausse, comme on vient de le voir.

On est donc bien loin de tout ce qui a été écrit sur le sujet, et consacré à la clinique du masochisme pervers. Il convient néanmoins, pour donner un point de départ à la réflexion, de se référer à un texte classique de Freud, « Le problème économique du masochisme », écrit, on le notera, plusieurs années après « Au-delà du principe de plaisir », après l'introduction de la notion d'instinct de mort. J'en rappelle la thèse et, pour commencer, la distinction que j'ai citée : la distinction entre le masochisme pervers, le masochisme féminin et le masochisme moral. On notera que Freud, en posant le masochisme pervers comme fondement des deux autres, fait implicitement référence au rôle du facteur biologique. La torture, la souffrance physique se pose en tant que moyen, que voie d'accès à la jouissance ou, plus précisément, à l'explosion orgasmique, celle-ci étant d'autant plus forte lorsque la torture touche à son apogée. Il convient par ailleurs de préciser – et c'est une singularité du cas – qu'il y avait des moments où il pouvait accéder à une sexualité disons « normale », en particulier au début de sa vie conjugale.

Le second masochisme, le masochisme dit féminin, qui n'est nullement le masochisme de la femme puisqu'il se rencontre également chez l'homme, est défini par la nécessité, pour accéder à la jouissance, d'avoir recours à des fantasmes assez voisins de certaines pratiques de M. le maso. Par exemple, les fantasmes de viol, mobilisés par tel

ou tel sujet, homme ou femme, qui n'accepterait jamais dans la vie des pratiques de cet ordre.

Quant au masochisme dit moral, c'est dans la conduite même de l'existence du sujet qu'il s'exprime : recherche constante de l'échec, souffrance morale, relation douloureuse avec un Surmoi particulièrement sévère, développement extensif de sentiments de culpabilité plus ou moins paralysants, etc. Le masochisme moral constituant en quelque sorte le terme d'une évolution, celui d'une trajectoire masochique qui s'accomplit ou ne s'accomplit pas entièrement. Le terme de cette trajectoire est constitué par le masochisme moral, celui où le travail de mentalisation est le plus abouti, le plus riche.

Freud, on le sait, a pris soin de relever ce qu'il nomme le phénomène de la coexcitation libidinale, selon laquelle tout ce qui se passe en quelque lieu de l'organisme, la douleur par exemple, apporte un contingent d'excitation libidinale supplémentaire.

Un autre point dans la thèse freudienne doit être rappelé, il a trait à la place de la pulsion de mort dans le masochisme. Freud, revenant sur la notion de coexcitation libidinale, pense que celle-ci n'éclaire pas suffisamment le « mystère » que constitue le masochisme pervers. C'est l'argument qui justifierait selon lui la nécessité de réservier une place à l'intervention de la pulsion de mort, parfois dite pulsion de destruction. Pulsion demeurée encapsulée dans l'organisme et qui est censée se mettre au service de la fonction sexuelle pour constituer le masochisme primaire érogène. Le masochisme, pervers en l'occurrence, serait la trace de cet alliage entre Éros et la pulsion de mort. Quant au masochisme secondaire, il procéderait, comme on dit, de l'introjection du sadisme.

On notera que, si je partage nombre d'aspects de la thèse freudienne, je ne fais pas référence à la pulsion de

mort – c'est loin d'être un détail. Je préfère, en effet, me référer à des principes de fonctionnement : principe d'inertie et principe de constance. Le principe d'inertie – je me permets de le rappeler – intervient dans la décharge totale de l'excitation, cependant que le principe de constance maintient l'excitation à son niveau le plus bas, mais constant. Je rencontre, en revanche, Freud à propos de la place du « constitutionnel ». En tant qu'analystes, nous n'aimons guère devoir nous colleter avec un matériel appartenant à un autre ordre que celui du sens. C'est à surmonter puisque tout au long de son œuvre Freud fait référence au constitutionnel. Un argument de poids dans mon observation, puisque la femme de M. le maso était une cousine dont il n'avait fait la connaissance que tardivement et qui, de son côté, avait eu des pratiques masochiques dès son enfance : lorsqu'elle s'enfonçait, par exemple, des aiguilles sous les ongles. D'un autre côté, en lisant une correspondance de son père, après sa mort, M. avait appris que son père avait également des pratiques perverses. M. le maso lui-même était convaincu que les éléments constitutionnels étaient décisifs.

J'en viens maintenant à marquer la place d'un nouveau facteur, le *facteur quantitatif*, c'est-à-dire la force de la pulsion, la *quantité* pour utiliser le terme consacré. Ce qui revient à poser que lorsque la quantité (l'excès pulsionnel) dépasse un certain niveau, elle n'est plus gérable par la mentalisation (névrotique entre autres) et que, soumise au principe d'inertie, elle exige une décharge, sous des formes diverses, perverses notamment, ou même par un symptôme somatique. Il y a en effet un rapport entre perversion masochique et pathologie somatique grave, ce qui revient à redonner sa place au point de vue économique dans la métapsychologie freudienne, place si souvent négligée.

Le besoin de jouissance infinie avec lequel M. était confronté était à comprendre comme l'expression même d'une fatalité, celle de devoir se soumettre à une exigence totale de décharge. Je ne suis pas – je le note au passage – en désaccord avec la thèse de Theodor Reik selon laquelle, dans ces cas, le Surmoi est mystifié, à ceci près que dans un tel contexte le Surmoi est littéralement « hors jeu ».

Le quatrième terme de ma thèse a trait à la castration. La référence à la castration est assez classique dans les écrits. En fait, chez le masochiste pervers, la castration – j'entends la notion analytique – n'a absolument plus cours, ou doit être considérée en marge de l'angoisse. Ce qui m'a amené à proposer une formule : le masochiste pervers ne craint rien, pas même la castration, il désire tout, y compris la castration. Et cela au point de même songer à inscrire la mutilation dans la réalité, à savoir une amputation du pénis, à laquelle M. avait renoncé tant en raison des risques médico-légaux que des problèmes d'hémostase trop difficiles à maîtriser.

Je pense que le masochisme primaire érogène est un mécanisme archaïque physiologique précoce et qui a une fonction. Tout se passant comme si la douleur intervenait directement dans le dégagement identitaire. Le masochisme pervers pourrait ainsi être intégré dans le cadre d'un développement normal, qui aurait dépassé son objectif.

Revenons maintenant à certaines thèses qui ont été développées ; il convient de citer Theodor Reik, dont le livre sur le masochisme est bien connu. Il s'agit ici des activités fantasmatisques des sujets en question, des scénarios pervers qu'on a décrits comme étant d'une très grande richesse. Or ils sont d'une désolante pauvreté, d'une stéréotypie affirmée, ce que mon sujet confirmait

en déplorant d'être constamment en peine pour trouver de nouvelles tortures, de devoir puiser dans des lectures des idées qui ne lui venaient pas à l'esprit. Il s'agit d'une situation qui est comparable avec celle qui s'observe chez certains malades psychosomatiques graves, affectés également par cette carence qui touche également les activités oniriques. Ce qui est en question, c'est précisément une limitation de la place des activités fantasmatiques et oniriques dans la gestion des sollicitations pulsionnelles ou, mieux, de leur charge.

Un autre point mérite d'être rappelé qui, au reste, a été souligné par divers auteurs : l'orgueil, parallèlement au mépris des interlocuteurs. C'est peut-être là que se réfugie un reste des activités de représentation. Du mépris en question, le partenaire sadique était tout spécialement visé par M. qui disait : « Le sadique, pour finir, se dégonfle toujours. » Parallèlement, la place de l'angoisse, dont on a fait un véritable moteur de la perversion, en raison du poids de l'attente, est pratiquement absente.

Relever la part de la constitution, le poids de la « quantité », à savoir la force, l'énergie du pulsionnel, revient à marquer ce qu'on pourrait appeler le rôle du destin. Destin, orchestré par l'« économique », dont Freud considérait qu'il affectait tout spécialement les artistes, dont il disait qu'ils étaient dotés d'une constitution pulsionnelle anormalement forte. Il est frappant de constater qu'à partir d'un même statut foncier – une exigence pulsionnelle puissante –, certains sujets sont capables de gérer au niveau mental l'excès de quantité par la sublimation, mesure qui malgré tout n'est pas toujours suffisante et doit être complétée par des activités perverses, masochiques par exemple. On sait, par ailleurs, que la sublimation sitôt accomplie libère des tendances agressives, lesquelles peuvent prendre un tour pervers.

Il faut savoir que chacun, chacun d'entre nous, pour gérer les tensions émanant tant de la relation avec le monde externe qu'avec son monde interne pulsionnel, dispose d'une véritable palette d'« instruments » dans laquelle il « choisit », selon les circonstances, selon l'intensité des forces engagées (toujours la quantité), ce qui est le plus adapté. L'idéal serait que l'on puisse choisir le plus souvent la voie mentale, y compris dans ses formes névrotiques. Mais il peut advenir que cette voie soit insuffisante et c'est alors que, restant dans le registre mental, on peut « opter » pour la filière psychotique ; non point pour une organisation psychotique, mais pour un accès limité à une bouffée délirante. Ce qui peut se révéler être une meilleure solution, éventuellement, que celle représentée par un accident somatique. Accident somatique qui ailleurs peut être « adopté » pour les mêmes raisons, et plus particulièrement lorsque le sujet vit une *frayeur*, comme lors de ce qu'on a appelé les *ulcères du blitz*, pendant les bombardements, en Angleterre, où l'on voyait un ulcère gastrique se constituer et se perforer dans l'instant. À la vérité, l'évocation d'un choix est évidemment provocante puisque celui-ci se fait à l'insu du sujet.

À partir de là, on comprend que je fasse entrer le masochisme pervers dans le cadre des instruments de gestion dont je viens de parler. Je suis certes conscient des implications idéologiques de ma manière de considérer le masochisme pervers quand je pose que personne ne saurait être rejeté dans un quelconque enfer. Pour en revenir à mon sujet, M. le maso, son destin a été tout différent de ce qu'on pourrait imaginer. Comme je l'ai dit, M. n'est pas resté, tout au long de sa vie, un masochiste pervers. Après la mort de sa femme, alors qu'il était encore jeune, il a tenté de poursuivre pendant quelque temps, avec des partenaires de rencontre, ses pratiques masochiques, les-

quelles, peu à peu, se sont comme vidées de sens. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa vie, il était de moins en moins sollicité par cette exigence de décharge fatale et il en venait à constater qu'il était capable d'avoir des pratiques sexuelles « normales », comme celles qu'il avait eues avec sa femme dans les premiers temps de leur mariage. De surcroît, ses rêves qui, du temps de son « masochisme actif », étaient d'ordre pervers en venaient à être des rêves qu'il considérait comme normaux et dans lesquels il se trouvait en compagnie de « belles femmes voluptueuses » *[sic]*. Cela étant, et relevant de l'état dépressif qui avait succédé à la mort de sa femme, il avait tout de même pensé pouvoir nouer une relation stable avec une prostituée, imaginant qu'avec elle il pourrait poursuivre ses pratiques perverses. Cela s'est révélé impossible ; la personne en question lui était apparue comme parfaitement immorale, ce qu'il ne pouvait tolérer.

En lieu et place, il devait adopter une jeune bonne – les relations avec sa propre fille étant depuis longtemps rompues. Avec celle-là, et avec son futur mari, il développa des relations de « vieux papa ». Il tenait tout spécialement à ce que rien de sa sexualité perverse passée ne soit connue de sa nouvelle famille. Il avait donc mis en place une barrière d'étanchéité, un clivage, entre le domaine pervers et le reste de son existence, normale et adaptée, où il faisait montre d'une éthique intransigeante, dépourvue de masochisme moral, un peu rigide tout de même.

Nous nous séparâmes sur l'évocation de cette évolution. Je ne devais plus recevoir la moindre nouvelle de lui.